

Après une réplique du premier orateur, la séance fut ajournée par M. le Président, qui remercia l'auditoire et l'invita pour la seconde séance, qui doit avoir lieu le troisième jeudi de janvier courant.

Réflexions philosophiques et pratiques sur le travail.

Essai lu devant l'Union-Catholique, le premier Dimanche de l'Avent, 30 novembre 1862, par J. ROYAL.

Messieurs,

L'activité est le caractère de notre époque : le mouvement est partout, dans les sciences, les arts, en haut et en bas de l'échelle sociale. Il semble que le monde, prévoyant sa fin prochaine, se dépêche de parcourir tous les degrés de tranquillité, de richesses, de guerre et de bouleversement.

La soif du bien-être, l'appétit du succès, l'ambition du pouvoir poussé les hommes dans toutes les directions ; on se coudoie, on se heurte sur toutes les voies sociales : on ne marche plus, on court ; on ne court plus, on se précipite. L'humanité s'agite comme si on l'avait mise dans un milieu raréfié, comme si une immense machine pneumatique allait de l'étouffer.

Rien n'a résisté à cette agitation. On a mis le couteau sur la gorge des savants qui ont poussé les sciences à un degré d'avancement prodigieux ; l'industrie s'est aussitôt emparée de leurs découvertes et a communiqué un élan énorme au commerce, à l'échange, aux relations internationales. Nulle entreprise n'a paru trop gigantesque ; nul obstacle n'a semblé assez formidable.

Les gouvernements eux-mêmes ont senti vaciller leur bases au milieu de cet entraînement universel ; les audacieux, pour qui la nature créée n'avait plus ni mystères, ni puissance, crurent que le monde spirituel devait de même céder à leur action. Ils ne surent pas distinguer entre le muable et l'immuable ; ils s'imaginèrent que les principes étaient susceptibles de progrès et qu'ils pourraient régenter l'ordre moral aussi bien que l'ordre physique. De là ces révolutions politiques qui ont remplacé de nos jours les conquêtes d'autrefois ; de là ce malaise social qui s'est emparé des plus vieilles nations et qui ont fait douter les faibles si le développement excessif de l'industrie n'avait pas lieu au détriment de la morale et des saines maximes politiques.

Que faut-il faire, Messieurs, pour démêler le vrai du faux dans ce mélange de tout, pour distinguer ce qui passe de ce qui est stable, pour s'attacher au progrès réel et ne pas confondre l'ordre matériel avec l'ordre immatériel ?

La réflexion, puis la réflexion, et encore la réflexion.

L'homme qui réfléchit fait de suite le partage du bien et du mal : il prend tous les faits, à mesure qu'ils se présentent ; il les soumet à l'analyse ; il les dépouille de l'homme ; il en recherche la cause, en calcule la portée, en prévoit les suites et sait en tirer un enseignement pratique et individuel, s'il n'a pas de mission publique, moral et politique, s'il est appelé à enseigner ses semblables.

Les savants ont baptisé ce procédé du nom de philosophie ; nous lui restituons son vrai caractère en l'appelant réflexion.

Or, Messieurs, si nous réfléchissons sur ce qui se passe sous nos yeux ; si nous examinons une petite heure cette activité fiévreuse qui emporte notre société moderne vers l'inconnu, qu'est-ce qui frappe l'attention ? Quel est le fait qui s'offre à nos regards ?

C'est la grande place qu'occupe le travail dans cette confusion violente du monde moral et du monde extérieur. Qu'est-ce donc que le travail, ce mystérieux agent de tout résultat, cet unique moyen de progrès, ce signe infailible de la vie ?

Adressons-nous à l'ouvrier : — c'est, nous répondra-t-il, la sueur qui ruisselle de mes membres fatigués lorsque je tords le fer et que je l'attache au sabot du cheval. Le laboureur nous dira : — le travail c'est la fatigue qui me rompt les os, c'est le poids du jour, c'est le pain donné à ma famille et gagné au prix d'efforts sans fin. — C'est l'insomnie, ce sont les déboires, c'est la misère, ce sont les veilles que je consomme au service de la science ou de mes semblables, reprendra le savant.

Nous en avons déjà assez pour donner une définition générale du mot : le travail, dirons-nous à notre tour, est un devoir, et par conséquent une peine que Dieu a imposée à l'homme pour arriver à sa fin soit présente, soit future.

Ce qui distingue essentiellement le Tout-Puissant de sa créature, c'est que ses œuvres sont créées de rien, sans efforts, sans travail. Pour Dieu, la volonté et l'effet sont un : il est la cause suprême et résume en lui le principe, c'est-à-dire la matière éternelle de tout. L'homme, au contraire, pour agir, pour mettre sa volonté à effet, a besoin de deux agents : le premier la matière que le créateur lui a subordonnée et dont il l'a fait maître dans sa bonté infinie ; le second est le travail par lequel il fait subir à la matière la transformation voulue.

En créant l'homme, le Tout-Puissant l'a fait à son image, c'est-à-dire avec le pouvoir auguste de produire délibérément des effets, de poser volontairement des actes et des résultats : il l'a pour cela établi roi et souverain du monde créé ; il lui a soumis la matière inerte, aussi bien que les êtres animés mais privés de raison. Dans l'ordre intellectuel, il a manifesté d'une manière encore plus frappante le but de la création. Dieu n'a eu que sa gloire en vue en faisant l'homme : c'est pourquoi il lui a donné une âme faite pour le comprendre et l'adorer. Là se borne l'activité de l'esprit qui ne peut rien inventer et qui ne peut que voir de plus en plus clair, c'est-à-dire découvrir, admirer, adorer Dieu.

Si l'homme n'eût pas péché, la nature créée se serait pliée d'elle-même à ses volontés despotiques ; elle aurait reconnu sans peine et sans résistance dans l'homme la délégation du souverain Maître de tout. La terre n'aurait pas hésité à lui livrer ses secrets ; la nature physique, l'eau, l'air, le feu, les gaz auraient été sans mystères et sans dangers ; les forêts n'auraient pas recélé ses plus dangereux ennemis, ni les marais exhalé ces épouvantables maladies épidémiques qui désolent le monde depuis des siècles.

La Genèse nous représente Adam prenant possession de son domaine immense et se plaisant comme un mince propriétaire à donner à chaque détail de son royaume des noms qui leur conviennent et par lesquels il puisse les reconnaître. La propriété n'a pas d'autre origine, et elle est de droit divin.

Adam se révolte ; il s'enorgueillit ; il oublie Dieu, et